

en 1881). Mais cette tentative de conquête de droits égaux échouera lamentablement devant l'indifférence des uns, et les antagonismes internes au mouvement. Reste alors le groupe socialiste: de faibles tentatives sont faites en 1880, de se constituer en groupe séparé, mais à l'intérieur de la Fédération des Travailleurs socialistes de France: c'est l'Union des Femmes.

Des actions d'éclat seront entreprises, en vue d'attirer l'attention sur l'oppression des femmes. Léonie ROUZADE, membre de l'Union, décidera même de se porter candidate en décembre 1881 aux élections municipales parisiennes, en guise de protestation. Canaditude symbolique, elle recueille 57 voix contre 631 et passe à la postérité comme la première femme sollicitant un mandat électoral en France. Mais l'Union des Femmes meurt de sa belle mort et avec elle, les traces de féminisme que le socialisme pouvait encore racoler.

Avec la difficile décennie '90, le socialisme se consolide en partis ou sectes de plus en plus structurés et antagonistes; les femmes n'ont plus qu'une place résiduelle dans les partis, et encore à condition qu'elles fassent abstraction des revendications féministes. On veut bien des femmes socialistes parce qu'elles sont socialistes et pas femmes...

C'est cette évolution qu'illustre bien l'histoire morcelée du groupe Féministe Socialiste que Elisabeth RENAUD et Louise SAUMONEAU constituent en 1899. La première aurait tendance à être féministe, la seconde à être socialiste, ce qui ne tardera pas à entraîner des antagonismes violents entre elles et la disparition du groupe en 1905, date, précisément, de constitution de la S.F.I.O. Pur hasard encore? Entre temps la question du droit de vote des femmes est restée sur les tablettes. Déposée en 1901 à la chambre, la motion ne sera reprise par les socialistes qu'en 1910 et en 1914 où ils l'appuient fermement en la mettant à l'ordre du jour. Le droit de vote fut finalement adopté en 1919 par la Chambre mais arrivée en 1922 au Sénat la loi est encore enterrée.

Ce n'est donc pas le cheval de bataille principal du Parti Socialiste. Comment pourrait-il en être autrement quand, en son sein même, les militants comme les dirigeants du P.S. refusent de considérer cette situation?

La normalisation se fera donc en 1913: le Groupe des Femmes Socialistes, section de la SFIO, est créé pour soutenir et défendre les revendications du prolétariat féminin. Pas n'importe lequel: c'est bien sûr, du prolétariat féminin déjà adhérent

au P.S. qu'il s'agit.

Restriction extrême donc et étouffement du féminisme derrière le socialisme émancipateur.

Tableau sombre d'une succession d'échecs ou de trappes dans lesquels s'enlisent les enthousiasmes féministes.

Histoire éclairée par ces quelques portraits de militantes actives et avenantes qu nous font découvrir qu'à tout le moins elles ont existé. D'autant que les quelques jalons qu'elles ont posés restent bien vivants pour nous: n'est-ce pas le mouvement des femmes qui le premier a réagi contre l'atrocité de la guerre mondiale et a pris les devants d'une manifestation pacifiste? Avant Zimmerwald, les femmes socialistes en petit nombre certes et sous la houlette d'une vétérane Clara Zetkin, décident dès 1915 de rejeter les atrocités de la guerre sur les bourgeoisies nationales et prônent la reprise des relations internationales.

Au total, ce n'est pas vraiment qu'une histoire négative. En fait, quand on compare cette histoire à celle parallèle des Jeunesses Socialistes, dans le même pays et à la même période, on ne peut qu'être frappé par les similitudes des deux. La même marginalisation par le parti de toute revendication ou de toute existence n'entrant pas dans les normes—elles-mêmes peu définies—nous frappe.

De telles remarques nous conduisent à nous demander ce qui fait que de tels partis continuent encore de jouir du prestige attaché à l'émancipation humaine. Car en fait ce que Sowerwine découvre pour les femmes et ce que moi-même j'ai démontré pour les Jeunes, prouve, s'il en était encore besoin, combien le SFIO et les sectes socialistes qui l'annoncent ont réduit les espoirs de milliers de jeunes, de femmes, de prolétaires à une simple bureaucratie.

Ourika, Madame de Duras, Paris, Éditions des femmes, 1979, 69 p.

Lucie Lequin

Ce livre, aujourd'hui oublié, eut un grand succès lors de sa parution en 1823. Cette réédition le classe désormais au rayon féministe. *Ourika* fait état de l'exclusion des femmes de la société et/ou de l'amour. C'est aussi un ouvrage politique qui dénonce le racisme d'où l'accusation portée contre Madame de Duras 'd'avoir rendu intéressante (...) une négresse qui n'avait même pas l'avantage d'être une négresse créole'.

Claudine Herrmann fait revivre cet écrivain féminin du passé. Dans une intro-

duction vigoureuse, elle nous rappelle la vie de Claire de Duras qui fut l'amie de Chateaubriand, appréciée par Goethe et souvent comparée à Madame de Staël. Une brève analyse de 'l'amitié' entre Madame de Duras et Chateaubriand révèle l'égo-centrisme de ce dernier et le malaise de Claire de Duras qui a très vite découvert 'qu'en amitié comme en amour les hommes et les femmes n'échangent pas un sentiment équivalent'. Herrmann explique aussi la détérioration des relations entre Madame de Duras et sa fille Félicie qu'elle aimait passionnément. Ces deux chagrins ont profondément marqué ses oeuvres. *Ourika* raconte l'histoire d'une jeune femme noire qui, à l'âge de deux ans, fut sauvée de l'esclavage et amenée en France. Elle est alors confiée à Madame de B. qui l'élève dans son milieu et lui apprend le 'bon goût'. Elle lui donne une 'éducation parfaite'. Vers l'âge de quinze ans, Ourika surprend une conversation entre sa bienfaitrice et une amie. Elle comprend alors qu'elle est sans avenir, sans appui; pour la première fois, elle se voit 'négresse' et se sent 'étrangère à la race humaine'. Ce premier contact avec le racisme la jette dans un accablement qui la conduit à la mort quelques années plus tard. *Ourika* est le récit de ce tourment secret et solitaire.

Des notes de Claudine Herrmann complètent cette édition féministe et décodent le roman. Ainsi, *Ourika* représente Madame de Duras qui, comme Ourika, attribue une partie de son malheur à son intelligence et à 'la privation des besoins du coeur'. Charles, l'ami d'enfance d'Ourika, est tour à tour Chateaubriand et Félicie. En plus des détails autobiographiques, les notes de Claudine Herrmann donnent quelques renseignements historiques, notamment sur le racisme.

Par cette édition féministe, Claudine Herrmann met en lumière le lien entre la ségrégation raciale et la ségrégation sexuelle. De plus, en situant l'oeuvre dans son contexte historique, elle en facilite la compréhension. Ainsi l'apparente passivité de Claire de Duras et d'Ourika, qui toutes deux avaient développé un esprit critique face aux valeurs de leur milieu, s'explique. Incapables et empêchées de poser des gestes qui auraient changé leur vie, elles ne peuvent que transgresser l'interdit de la parole: Claire de Duras écrit son malheur et Ourika raconte son secret à son médecin avant de mourir.

Ourika est un texte vivant, vibrant qui parle au coeur. L'exclusion et le mutisme partiel d'Ourika ne sont pas si loin de nous. Les femmes ne font que commencer à se dire et surtout à être écoutées.